VI. VARIA.

S.M. STERN. *History and Culture in the Medieval Muslim World.* London, Variorum Reprints, 1984. 16 × 23 cm., 344 p.

Samuel Miklos Stern est mort en octobre 1969 à l'âge de 48 ans. Sa disparition privait le monde savant d'un grand orientaliste. Dans un bref avant-propos, F.W. Zimmermann donne plusieurs indications sur les regroupements, faits ou annoncés, des nombreux articles de Stern (en particulier *Medieval Arabic and Hebrew Thought,* London, Variorum Reprints, 1983 [1]). Quant au présent volume, il reproduit dans leur pagination originale treize articles : I. « The Constitution of the Islamic City »; II. « Quotations from Apocryphal Gospels in ʿAbd al-Jabbār »; III. « ʿAbd al-Jabbār's Account of how Christ's Religion was falsified by the Adoption of Roman Customs »; IV. « Sheṭār Abēzārīh »; V. « Arabico-Persica »; VI. « Yaʿqūb the Coppersmith and Persian National Sentiment »; VII. « Rāmisht of Sīrāf, a Merchant Millionaire of the Twelfth Century »; VIII. « Some Noteworthy Manuscripts of the Poems of Abū l-ʿAlā' al-Maʿarrī »; IX. « An Embassy of the Byzantine Emperor to the Fatimid Caliph al-Muʿizz »; X. « The Epistle of the Fatimid Caliph al-Āmir (al-Hidāya al-Āmiriyya) — its Date and Purpose »; XI. « The Succession to the Fatimid Imam al-Āmir, the Claims of the Later Fatimids to the Imamate, and the Rise of Ṭayyibī Ismailism »; XII. « Tari »; XIII. « A twelfth-Century Circle of Hebrew Poets in Sicily ».

Ce riche ensemble est, on le voit, fort composite. Il n'admet que des remarques éparses. L'article XII est le triomphe de la méthode historico-philologique : trente pages admirables et gratuites sur la simple *étymologie* d'un vieux terme latino-sicilien; gratuites, du moins, si l'on peut appliquer cet adjectif à un quart de *dīnār,* puisque c'est le sens bien établi par ailleurs du mot *tari.* Les importants articles X et XI ont jeté beaucoup de lumière sur les deux grandes scissions qui divisèrent l'ismaélisme après la mort du Fatimide al-Mustanṣir d'abord, puis après celle de son petit-fils l'Imam al-Āmir, fils d'al-Mustaʿlī et père d'al-Ṭayyib.

L'article V, 413-415 traite des passages parallèles d'Ibn Ḥazm, *Fiṣal,* t. 1, 34 et d'al-Masʿūdī, *Tanbīh,* 93 (reproduits dans *Rasā'il falsafiyya* ... d'Abū Bakr al-Rāzī, fragments réunis par P. Kraus, Le Caire 1939, offset Téhéran ? 1969, puis offset Beyrouth, Dār al-āfāq al-ǧadīda, 1979). Les deux passages attribuent aux mazdéens (*maǧūs*) la croyance en cinq réalités éternelles. Ce groupement semble absent des textes mazdéens eux-mêmes, mais est attesté chez Abū Bakr al-Rāzī (cf. Mahdī Muḥaqqiq, *Fīlsūf-i Rayy,* Tihrān 1349 H.S. / 1970, 275-289) et a été reconnu comme tel à bon droit par Kraus puis par Stern (contre Zaehner, *Zurvān,* 210s). Deux difficultés principales subsistent. L'une est le dernier terme de la « pentade », dont le sens, heureusement, est bien fixé par les gloses des deux auteurs arabes : il s'agit de la « matière », au sens philosophique de « matière première ». Stern rejette les lectures et interprétations de De Goeje et Zaehner. Il propose de lire le *ductus* بوم comme étant بوم i.e. le mot pahlavi *būm :* « terre ». Mais ce mot, à la différence du pahlavi *ḫāk* par ex., signifie la terre dans son étendue plutôt que dans sa consistance. Stern ignorait un autre essai de solution, donné par M. Muḥaqqiq, *op. cit.,*

[1] Sur lequel voir ici *supra,* p. 93.

BCAI 3 (1986) S.M. Stern: History and Culture in the Medieval Muslim World, recensé par G. Monnot
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

288 : il faudrait (avec l'appui d'une variante qu'on trouve chez Kraus, *op. cit.*, 183, n. 7) lire توم transcrivant le pehlvi *tōm/tōhm*, « semence » (d'où « lignée »); le mot serait pris au sens dérivé « principe », et désignerait ainsi la « matière ». Cette explication ne nous convainc pas. La « matière » inerte et informe dont il est question n'a rien à voir avec le principe vivant d'êtres végétaux ou animés que signifie *tōm/tōhm*. Une correction textuelle simple ne serait-elle pas moins hasardeuse? Risquons de proposer, pour توم, un original ايزم, rendant le moyen-iranien *ēzm*, « bois à brûler » : faut-il rappeler que c'est le premier sens du grec *hylè*, devenu la « matière » philosophique et dont le décalque arabe, *hayūlā*, suit dans le texte d'Ibn Ḥazm comme explication de توم ? Voilà pour la première difficulté. La seconde ne semble guère avoir attiré l'attention. Le deuxième des cinq éternels est « Ahriman » dans nos deux sources arabes. Rien d'étonnant s'il s'agissait vraiment d'une doctrine mazdéenne. Mais Abū Bakr al-Rāzī, lui, place en deuxième position « l'Âme », *al-Nafs*. Or Ibn Ḥazm, avant de nommer Ahriman, donne son équivalent arabe Iblīs. Qu'un copiste passe de النفس à ابليس (de « l'Âme » à « Iblīs ») est tout à fait aisé. La mention qui suit, *wa-huwa Ahriman*, « c'est-à-dire Ahriman » est alors une glose, du même copiste ou d'un autre, parfaitement normale dans le contexte mazdéen supposé par l'auteur arabe. Al-Masʿūdī, qui ne mentionne pas « Iblīs », serait tributaire d'un état plus récent de la tradition écrite sur ce point.

L'article VI nous maintient en Iran, mais ouvre de beaucoup plus larges perspectives. Il est centré sur l'ode persane que, probablement en 262 H. / 876, Ibrāhīm b. Mamšāḏ composa en l'honneur de Yaʿqūb-i Layṯ, fondateur au Sīstān de la brève dynastie ṣaffāride. Conservés dans le *Taʾrīḫ Iṣbahān* de Ḥamza al-Iṣfahānī, et repris par Yāqūt, ces douze vers sont ici reproduits et traduits. Ce ne sont pas les plus anciens vers persans. Mais leur analyse les montre tout animés par la fierté nationale : c'est un défi aux Arabes et à leur calife. L'A. montre bien que la présence de plusieurs poètes persans (Muḥammad b. Waṣīf etc.) autour de Yaʿqūb n'est pas fortuite. Avant que les Sāmānides, au siècle suivant, se posent en rénovateurs accomplis de la littérature persane en vers et même en prose, le mécénat des Ṣaffārides favorisa la première éclosion d'une poésie iranienne militant dans la nouvelle langue nationale. L'article commence par une section sur « The Persian Nation in Islam », et écrit, en forçant peut-être un peu la note, que les Iraniens « différaient de tous les autres peuples ayant rejoint l'Islam, en ce que leur tradition de vie nationale n'était pas purement religieuse, mais séculière aussi, et assez forte pour survivre à un changement de religion » (p. 537). Ce jugement ne tient pas compte du monde indien, alors à peine entamé par l'Islam, ni bien sûr des nationalismes modernes. Il n'en souligne pas moins avec bonheur l'irréductible identité culturelle de l'Iran, et oblige le lecteur à se poser une des plus importantes questions de l'islamologie : quelle est la place de la nation dans l'Islam?

L'article I traite d'un problème différent, mais relevant du même domaine général : l'organisation sociale et politique de l'Islam classique. Il s'agit des institutions municipales dans la société islamique. L'A., pp. 36-43, réduit en cendres la théorie de Massignon sur les origines ismaéliennes de corporations au IIIe s. de l'Hégire, théorie qu'il qualifie de « pell-mell collection of false logic » (p. 39), avant de noter avec à propos que le concept de « religions abrahamiques », promu par le célèbre professeur, « était appuyé [*sic*] sur une série de curieuses broderies sur les thèmes de Fāṭima, la *mubāhala*, Salmān le Perse, la légende des Sept Dormants, [enjolivures]

BCAI 3 (1986) S.M. Stern: History and Culture in the Medieval Muslim World, recensé par G. Monnot
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

où se mêlent inextricablement une grande érudition et une grande confusion » (p. 41). Les conclusions de Stern sont fermes : « Cette absence d'institutions municipales n'est, je pense, qu'un cas particulier d'un phénomène beaucoup plus large : l'absence d'institutions corporatives en général dans la société islamique » (p. 36; cf. pp. 47, 49). Du moins quant à l'absence de trace de corporations à l'époque abbasside, la vue de Stern est corroborée, entre autres, par D. et J. Sourdel, *La civilisation de l'Islam classique,* Paris 1968, 2e éd. 1976, 459. Les travaux de G. Makdisi, niant la reconnaissance d'une personnalité morale dans le droit musulman autre que moderne, vont aussi dans le même sens.

Les articles II et III, qui suivent, étudient l'un et l'autre comment ʿAbd al-Jabbār traite des chrétiens (ou plutôt maltraite les chrétiens) dans son *Taṯbīt dalā'il al-nubuwwa.* L'article II est magistral. A son propos, relevons seulement une certaine ressemblance entre l'argument du Qāḍī de Rayy, présenté pp. 35 s (= éd. de Beyrouth 1386 H. / 1966, t. 1, 109, lignes 4 ss) et l'argument central sur lequel, un siècle plus tôt, Ibn al-Munaǧǧim appuyait sa *Risāla,* qu'il titre *al-Burhān,* à un célèbre intellectuel chrétien (texte dans *Une correspondance islamo-chrétienne* etc., Turnhout, « Patrologia Orientalis » de F. Graffin, t. 40, fasc. 4, 1981, 574-576; cf. le « Bulletin critique » des *Annales islamologiques,* t. XX, 1984, 352 ss). L'article III est célèbre. Paru en 1968, il attaque de front un article de S. Pines édité à Jérusalem en 1966, et n'hésite pas à y voir « a regrettable act of folly by a distinguished scholar » (p. 129, pudiquement censurée dans le présent recueil). Nous ne saurions entrer ici dans une ténébreuse affaire dont les principaux acteurs incriminés, sur la foi de judéo-chrétiens réels ou imaginaires, seraient Paul de Tarse et l'empereur Constantin, se détachant sur un fond de sabéisme protéiforme et d'affreux manichéisme. Nous ferons simplement deux remarques de détail. Page 132, al. 3 et n. 3, nous ne voyons pas pourquoi corriger l'édition, p. 149, al. 2, et nous lisons avec elle : *Wa-mā ṣallā l-Masīḥ ... illā ilā l-Maġrib wa-Bayt al-Maqdis, wa-qablahu Dāwūd wa-l-anbiyā'* [*wa-*] *Banū Isrā'īl,* tout comme on lit un peu plus haut (p. 148, avant-dern. ligne) : *Wa-kāna l-Masīḥ yaqra'u fī ṣalātihi mā kāna l-anbiyā' wa-Banū Isrā'īl* qablahu *wa-fī zamānihi yaqra'ūna* ... D'autre part, Stern, p. 133, notes 6 et 7 (cf. édition, t. 1, 150, deux dernières lignes), lit *salīḥ* et son pluriel *salīḥīn.* Il faut lire *sillīḥ,* dont *sillīḥīn* est alors un pluriel raisonnable. Le mot, d'origine syriaque mais reconstruit en arabe sur un autre paradigme, se retrouve au singulier p. 100 (en son sens propre : « Apôtre »), et au pluriel pp. 170 et 184 (cf. nos *Penseurs musulmans et religions iraniennes,* Paris 1974, 278 et 282).

Ce beau volume rendra de grands services à beaucoup de chercheurs. Leur travail sera facilité par les 7 pages de l'index final.

Guy MONNOT
(E.P.H.E., Paris)

In memoriam Michel Allard (1924-1976), Paul Nwyia (1925-1980), Mélanges de l'Université Saint-Joseph. L (1984). Beyrouth, Dar el-Machreq, 2 vol. XVIII-814-142 p.

Deux hommes, deux religieux jésuites, deux personnalités différentes qu'un même amour et une même vocation ont réunis sur une même terre aimée et meurtrie. Comme le remarque

BCAI 3 (1986) S.M. Stern: History and Culture in the Medieval Muslim World, recensé par G. Monnot
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net